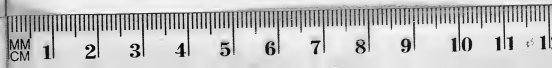


ÉLOGE

DE

F.-E. RENAUDIN



ÉLOGE

DE

F.-E. RENAUDIN

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DE LA SOCIÉTÉ MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE DU 28 AVRIL 1884

PAR

LE D^R ANT. RITTI

Secrétaire général de la Société, .
Médecin de la maison nationale de Charenton
Lauréat de l'Académie de médecine.



PARIS

OCTAVE DOIN, ÉDITEUR

8, PLACE DE L'ODÉON, 8

—
1884

ÉLOGE

DE

F.-E. RENAUDIN

MESSIEURS,

C'était en 1817; Esquirol venait de parcourir la France pour visiter les établissements dans lesquels on renfermait les aliénés. L'impression qu'il rapporta de ce long voyage fut des plus pénibles; le cœur ulcéré, ce grand et généreux esprit résuma les navrants spectacles auxquels il venait d'assister, dans ces quelques lignes d'une douloureuse éloquence : « J'ai vu ces infortunés, s'écrie-t-il, nus, couverts
« de haillons, n'ayant que la paille pour se garantir de
« la froide humidité du pavé sur lequel ils sont étendus.
« Je les ai vus grossièrement nourris, privés d'air pour
« respirer, d'eau pour étancher leur soif, et des choses les
« plus nécessaires à la vie. Je les ai vus livrés à de véritables
« tables geôliers, abandonnés à leur brutale surveillance.
« Je les ai vus dans des réduits étroits, sales, infects, sans
« air, sans lumière, enchaînés dans des antres où l'on

« craindrait de renfermer les bêtes féroces que le luxe
« des gouvernements entretient à grands frais dans les
« capitales. »

Qu'on compare ce sombre tableau à ce que nous voyons aujourd'hui : de magnifiques asiles ont été construits, dont la plupart sont des modèles au point de vue de l'hygiène et de l'art architectural ; les malades, mieux nourris et bien vêtus, jouissent d'une certaine liberté, les uns travaillant aux champs, les autres s'exerçant à des métiers divers ; partout, les moyens de douceur ont remplacé les mesures violentes et brutales, et cette heureuse substitution, loin de nuire à la discipline, l'a rendue plus facile, tant il est vrai qu'en maintes choses,

Plus fait douceur que violence.

De tels changements ne s'obtiennent pas sans d'énerghiques efforts. Les médecins aliénistes qui, nous pouvons le dire bien haut, ont pris l'initiative de ces réformes, ont eu bien des luttes à soutenir contre la routine et le mauvais vouloir. Ils ont fini par vaincre les obstacles et imposer leurs idées ; mais s'ils ont été à la peine, ils n'ont pas tous été à l'honneur.

Dès la promulgation de la loi du 30 juin 1838, de jeunes médecins, choisis pour la plupart parmi les élèves des maîtres éminents qui enseignent l'aliénation mentale dans les hospices de Paris, furent envoyés dans les départements pour organiser le nouveau service. Ces missionnaires eurent tout à créer ; mais, après de longues années d'un pénible labeur, où il fallut déployer toutes les ressources d'une habile diplomatie, joindre aux aptitudes médicales celles de l'architecte, ils eurent la satisfaction de doter leur pays d'établissements qui font honneur autant à ceux qui en conçurent les plans qu'aux pouvoirs publics qui se chargèrent de l'exécution.

Est-il besoin, Messieurs, de vous rappeler les noms de

tous ces vaillants pionniers? Les survivants de cette période de lutte et d'organisation sont nombreux, et plus d'un siège encore parmi nous; mais la liste de ceux qui sont morts est déjà grande, nous avons vu disparaître successivement Ponthier, le créateur de l'asile d'Aix; Evrat, le fondateur de l'asile de Grenoble; Auzouy, qui a doté le département des Basses-Pyrénées d'un établissement modèle; et Marchant, et Dagron, et tant d'autres qui, faisant œuvre utile et durable, ont honoré notre spécialité.

Parmi ces travailleurs de la première heure, Renaudin occupe une place d'élite. S'il attacha surtout son nom à la reconstruction de l'asile de Maréville, il doit aussi être considéré comme l'organisateur de plusieurs autres établissements d'aliénés de la région de l'Est de la France. Mais il ne fut pas seulement un administrateur de premier ordre; au milieu des luttes incessantes qu'il eut à soutenir et qui auraient abreuvé de dégoût un caractère moins énergiquement trempé que le sien, ce médecin distingué sut toujours faire sa part à la science, il ne cessa pas de se livrer à l'étude et de publier des travaux importants qui prouvent qu'il savait se familiariser les questions les plus élevées de la médecine mentale, aussi bien qu'il dénouait les plus grandes difficultés administratives.

Louis-François-Émile Renaudin naquit à St-Dié (Vosges), le 4 octobre 1808. Comme tout fils d'officier, il fit ses études classiques un peu au hasard des garnisons : il débuta ainsi au collège d'Angoulême et termina au lycée de Strasbourg. Partout il fut un élève brillant et se distingua, dès cette époque, par des aptitudes spéciales pour les sciences mathématiques et physiques.

La passion qu'il prit pour cet ordre de connaissances le poursuivit jusque sur les bancs de l'Ecole de médecine; mais il ne se contenta pas de les acquérir pour lui-même, il voulut les enseigner. Était-ce nécessité d'augmenter ses

ressources matérielles, ou bien le jeune étudiant se préparait-il ainsi à la carrière du professorat? Peut-être l'un et l'autre motifs le pressaient-ils en cette circonstance à se constituer maître à un âge où l'on a encore tant à apprendre? Quel qu'ait été le mobile, le moyen était excellent, — car on ne saurait mieux perfectionner ce qu'on sait qu'en le montrant aux autres — et les résultats furent inespérés.

« Pour un esprit aussi avide de savoir, il ne suffit pas, dit
 « un des biographes de Renaudin (1), d'augmenter pro-
 « gressivement la somme de ses connaissances, il faut
 « encore conserver et fixer ce qui a été déjà acquis.
 « C'est alors qu'on le voit pour ainsi dire se multiplier; il
 « ouvre des cours particuliers de chimie, il fait des confé-
 « rences sur la physique et les mathématiques transcen-
 « dantes; enfin, réglant sa conduite d'après cet aphorisme
 « de Sénèque : *doceo ut discam*, il s'impose en maître, avant
 « même qu'on ait eu le temps de le distinguer comme
 « élève. »

Un labeur aussi assidu devait porter ses fruits. Dès 1830, Renaudin, à peine âgé de vingt-deux ans, fut reçu docteur ès sciences mathématiques avec une dissertation sur l'*isochronie*; et quatorze mois après ce premier et si brillant succès, il vint soutenir, devant la Faculté de médecine, une thèse dans laquelle il exposait les propriétés médico-chimiques de l'acide hydrocyanique.

On n'a guère l'habitude aujourd'hui de consulter les mémoires écrits il y a un demi-siècle sur l'action physiologique et toxicologique des différentes substances chimiques et sur leur emploi dans le traitement des maladies; celui de Renaudin sur l'acide prussique semble particulièrement être tombé dans l'oubli. Et cependant, ce n'est pas un travail à dédaigner; écrit dans un véritable esprit scientifique,

(1) Dr E. Rousseau, *Notice biographique sur le docteur Renaudin*, broch. in-8° (sans date), p. 3.

il donne la description exacte de toutes les expériences faites jusque-là et il nous apprend que la méthode expérimentale, pour être alors plus modeste qu'aujourd'hui, n'en était pas moins déjà utilement appliquée.

Les questions médico-légales soulevées par le sujet de cette thèse, sont traitées avec un soin spécial. Renaudin obéissait en cela à de justes préoccupations ; mais il devait être déçu dans ses légitimes espérances.

La faculté de médecine de Strasbourg, réorganisée depuis une vingtaine d'années, avait acquis une grande renommée grâce à la science et au talent de maîtres tels que les Lobsstein, les Lauth, les Flamant, et bien d'autres encore. Dans ce groupe de savants distingués, le plus illustre était, sans contredit, Foderé, le fondateur de la médecine légale, en France, dont l'enseignement et les ouvrages avaient une réputation européenne, et qui, par son *Traité du délire*, mérite d'être considéré comme l'émule de Pinel et d'Esquirol.

Le bon docteur Foderé, comme on l'appelait volontiers, montrait une bienveillance particulière pour les jeunes gens studieux, les éclairant de ses conseils, les soutenant de son influence. Il dut être surtout frappé des succès rapides de Renaudin, de sa passion pour le travail et de son ardeur à s'instruire. Il voulut se l'attacher et donner une direction à ses brillantes facultés, en l'engageant dans la voie qu'il avait lui-même illustrée. Peut-être même caressait-il le doux espoir de léguer son héritage intellectuel à cet élève de prédilection ? Si tel était aussi le secret désir de notre jeune docteur, l'impitoyable mort devait faire évanouir son rêve. Foderé s'éteignit le 4 février 1835, et sa chaire de médecine légale, qui aurait dû être mise au concours, fut donné par permutation à un de ses collègues.

Renaudin avait alors vingt-sept ans. A cet âge, un accès de découragement, quelque profond qu'il puisse être, n'est heureusement que de courte durée. La carrière de l'ensei-

gnement lui étant momentanément fermée, il chercha autour de lui comment il pourrait utiliser ses connaissances et ses talents. Une heureuse circonstance voulut que cette même année, où il eut la douleur de perdre son protecteur, l'asile départemental de Stéphanfeld fût inauguré et qu'on y créât une place de médecin-adjoint. Il l'obtint, et de ce jour commença pour lui une vie nouvelle qui fut tout entière consacrée à l'étude des maladies mentales et aux soins des malheureux qui en sont les tristes victimes.

Au commencement du siècle, il n'existait pas en Alsace d'établissement spécialement réservé aux aliénés. A Strasbourg, on les enfermait dans un petit bâtiment détaché de l'hôpital civil : les malades tranquilles réunis dans des salles basses, où les lits étaient pressés les uns contre les autres; pour les aliénés agités ou gâteux, on avait imaginé des espèces de cages ou armoires en planches, pouvant tout au plus contenir un homme de moyenne taille, et élevées d'un demi-pied au-dessus du sol avec un plancher à claire-voie. Point de distinction de sexes : dans deux armoires contiguës, séparées seulement par une cloison en planches, on plaçait souvent une femme dans l'une, et dans l'autre un homme. Foderé, qui nous donne ces détails, démontre par un fait les déplorables résultats de cette honteuse promiscuité. Un jour, on amène à l'hôpital un dragon atteint d'un délire violent ; on s'empresse de le mettre dans une de ces cages, placée à côté de celle occupée par une jeune paysanne maniaque. Le soldat, jeune homme ardent et vigoureux, eut bientôt fait d'enlever le léger mur mitoyen qui le séparait de sa voisine. Inutile d'ajouter ce qui advint de ce fâcheux incident. Ce qui est douloureux à dire, c'est qu'il n'ouvrit pas les yeux de l'administration ; car vingt ans après seulement, sur les réclamations incessantes des médecins de l'hospice et en particulier du Dr Ristelhueber, on finit par comprendre la nécessité de créer un asile spécial pour les aliénés.

Stéphansfeld, qu'on choisit à cet effet, était un ancien établissement hospitalier, fondé au ^{xiv}^e siècle par les frères de Saint-Jean de Jérusalem. Sécularisé à l'époque de la Révolution, il devint propriété des hospices et fut transformé en orphelinat, destiné surtout à recevoir les enfants trouvés. En 1835, le département du Bas-Rhin en fit l'acquisition pour y hospitaliser ses aliénés.

Lorsque Renaudin prit le service, l'asile ne comptait que soixante-deux malades ; et à son départ, en 1842, il en renfermait près de quatre cents. Ces six années furent bien employées par le jeune médecin-adjoint. C'est à lui qu'incombait en somme toute la responsabilité du service médical, le médecin en chef résidant à Strasbourg. Il se mit courageusement à l'œuvre, lisant et relisant les auteurs, observant les malades, se renseignant avec soin sur leurs antécédents, notant toutes les variations de leur état morbide. Les résultats de ces patientes recherches sont consignés dans deux opuscules : dans l'un, sont étudiées, au point de vue clinique, les diverses formes d'aliénation mentale observées à l'asile de Stéphansfeld ; le second est un travail statistique sur les aliénés du département du Bas-Rhin, dans lequel l'auteur s'applique surtout à établir l'influence des diverses causes, morales et physiques, sur la production de la folie. Nous voyons là, pour ainsi dire en germe, l'esprit et la méthode qui guideront Renaudin dans tous ses travaux ultérieurs.

Le moment était venu de mettre en sérieuse pratique les prescriptions de la loi du 30 juin 1838 et de l'ordonnance royale du 18 décembre 1839. Toute mesure nouvelle, fût-elle des plus justes et des plus progressives, trouve, lorsqu'il s'agit de l'appliquer, des oppositions quelquefois actives, mais le plus souvent passives. On froisse toujours certains intérêts ; mais, chose plus grave, on s'attaque à la routine, et celle-ci ne se laisse pas aisément vaincre. Pour organiser le nouveau service, il était donc indispensable de

s'adresser à des hommes intelligents, habiles et énergiques, que ne rebuteraient ni les difficultés de la tâche, ni les tracasseries, ni même les ennuis qui pourraient leur être suscités. Renaudin possédait à un haut degré toutes ces qualités, et il le prouva bien le jour où il lui fut donné de les mettre en œuvre.

L'asile de Fains, situé dans un vallon arrosé par l'Ornains, était primitivement un dépôt de mendicité. Plus tard, on le transforma en hospice départemental pour le traitement des insensés, des incurables, des malades atteints d'affections de la peau. C'était par une entreprise particulière qu'était géré cet établissement, lorsque Renaudin en fut nommé le directeur. Il eut donc à réorganiser tous les services sur de nouvelles bases, et on peut voir, à la lecture des rapports annuels qu'il publia, les heureuses modifications qu'il sut introduire et qu'il parvint à rendre définitives. Sa constante préoccupation était d'éliminer tous les éléments étrangers; l'asile aux seuls aliénés, tel était son programme. Malgré les luttes incessantes qu'il soutint, et quoiqu'il ne manquât aucune occasion de faire ressortir les inconvénients de cette promiscuité, il n'obtint pas de la faire cesser; cet état de choses devait durer jusqu'en 1856.

Le rapport annuel constitue une obligation pour tout médecin d'asile; entre les mains de Renaudin, il est devenu une œuvre originale, dans laquelle les tableaux statistiques, les questions budgétaires et administratives même ne tiennent qu'une place secondaire. La partie importante — celle qu'on relit — est consacrée à des études et considérations cliniques d'un ordre élevé. Indiquer les notions générales qui doivent présider à l'étude de la folie, décrire successivement les lésions des différentes facultés intellectuelles et morales, rechercher les causes qui les produisent depuis la prédisposition héréditaire jusqu'aux causes occa-

sionnelles, consacrer aux hallucinations la place importante qu'elles occupent dans la symptomatologie de l'aliénation mentale, terminer enfin par deux véritables monographies sur la monomanie et la lypémanie : telle est, résumée en quelques mots, la substance de ce travail qui, malgré son morcellement, présente une véritable unité, et qu'on regrette de voir disséminé — je dirais volontiers, perdu — dans des rapports annuels d'une publicité nécessairement très restreinte.

Beaucoup de bons esprits, jugeant d'ordinaire Renaudin d'après la seule lecture de ses *Études médico-psychologiques sur l'aliénation mentale*, sont portés à ne voir en lui qu'un philosophe exerçant son esprit à résoudre les obscurs et difficiles problèmes que suscite la nature de la folie. A ceux qui professent cette opinion exclusive, on peut conseiller la lecture de l'ensemble de ces rapports annuels. Ici, peu de ces échappées dans les sphères élevées de la psychologie pure, moins encore de ces envolées vers les régions nébuleuses de la métaphysique ; mais d'excellentes études cliniques, dans lesquelles se trouvent enchâssées de nombreuses et intéressantes observations qui illustrent les descriptions de l'auteur et permettent d'en mieux saisir les traits essentiels.

Les principes de Renaudin en psychiatrie étaient ceux de l'école régnante. Le délire est une lésion de l'attention ; l'aliénation mentale a pour caractère propre le désordre, la perversion ou l'anéantissement des affections morales ; la folie se présente sous quatre formes essentielles : la manie, la lypémanie, la monomanie et la démence. Dans ces quelques aphorismes on reconnaît les idées maîtresses de l'Ecole psychologique, illustrée par Pinel et Esquirol. En France, elles étaient alors universellement adoptées. Renaudin en devint le champion le plus dévoué, les étayant de considérations nouvelles et leur portant l'appui de faits tirés de sa pratique. Mais sa connaissance de la langue allemande lui

*

avait permis d'étudier les théories de nos voisins. Les doctrines de l'école somatique, dont Jacobi était l'adepte le plus éclairé en même temps que le plus savant, l'avaient vivement frappé. Comme elles taquinaient un peu ses tendances ontologiques, il chercha un terrain de conciliation entre le spiritualisme et le matérialisme, et crut l'avoir trouvé dans la théorie psychico-somatique ; mais ce genre de solutions éclectiques a d'ordinaire peu de succès. Dans le monde de la philosophie, comme dans celui de la politique, on peut voir les extrêmes se réunir parfois, mais c'est toujours pour combattre le juste milieu, jamais pour le fonder.

En 1843, notre savant et vénéré maître, M. Baillarger, s'associant Cerise et Longet, l'un médecin philosophe, l'autre physiologiste éminent, fondait les *Annales médico-psychologiques*. Renaudin en devint bientôt un des plus assidus collaborateurs. La première œuvre qu'il y inséra fut une série d'articles sur l'administration des asiles d'aliénés.

Au milieu des tâtonnements de toute nouvelle organisation à son début, il est bon que la voix de l'expérience se fasse entendre. Lois, ordonnances, règlements ministériels, forment une sorte de dédale où l'on risque de s'égarer à moins d'un guide expérimenté. Ce rôle de guide, de commentateur, Renaudin semblait l'ambitionner pour tout ce qui concerne la législation sur les aliénés, et il sut le remplir avec succès.

Les nombreuses difficultés qu'il rencontra dans sa direction de l'asile de Fains, lui inspirèrent son premier travail. Il y étudie successivement les bases de la constitution de tout établissement d'aliénés, son organisation administrative et médicale, la formation de son budget. A propos du rapport annuel obligatoire, il dit ces sages et éloquentes paroles : « Cicéron définissait l'orateur, *Vir probus, dicendi peritus*. Nous proposons au directeur-méde-

« cin d'un asile un adage analogue : *Vir probus, medendi*
 « *peritus*. Ces deux qualités résument tous ses devoirs, et
 « tracent la marche qu'il doit suivre dans l'accomplisse-
 « ment de devoirs souvent pénibles, mais toujours hono-
 « rables. Une grande mission de bienfaisance lui est con-
 « fiée, et il en doit un compte minutieusement exact, non
 « seulement à l'autorité publique, dont il est le délégué,
 « mais encore à ses concitoyens, qu'il importe d'éclairer
 « sur les importantes questions que soulève l'administra-
 « tion des asiles. »

Pour lui, ses préoccupations d'administrateur ne lui font pas oublier ses devoirs de médecin et de savant ; il trouve le temps d'écrire une étude médico-légale sur l'isolement et l'interdiction des aliénés, et il entreprend de faire connaître aux lecteurs des *Annales* les travaux publiés par les médecins aliénistes allemands dans leur recueil spécial. Dans ce travail d'analyse, toujours un peu ingrat, Renaudin sut mettre une note personnelle ; les idées des autres étaient pour lui l'occasion de développer les siennes, de faire connaître les faits de sa pratique, et d'opérer un utile contrôle sur ses opinions. Sa critique, toujours bienveillante, était juste, éclairée et sans parti pris.

Lorsqu'un homme mène de front des occupations aussi multiples, il n'est pas sans intérêt de rechercher comment il parvenait à y suffire. De même que le sage de la Fontaine Renaudin était ménager du temps, et pour en perdre le moins possible, il s'appliquait à se soustraire à ces distractions mondaines, qui enlèvent à la science tant de moments si précieux. Les connaissances étendues, la profonde érudition ne s'acquièrent que par un labeur continu et incessant ; mais pareilles à ces semences qui ne germent et ne lèvent que dans un terrain approprié, elles ne produisent d'heureux résultats que mises en œuvre par un esprit à la fois fécond et pénétrant. Ces qualités de l'intelligence, Renaudin les possédait à un haut degré ; il y joi-

gnait une mémoire extraordinaire et une étonnante facilité de travail. Lorsqu'il se mettait à un ouvrage, il écrivait, au courant de la plume, deux, trois heures de suite ; puis, après une promenade qui ne dépassait guère une trentaine de minutes, il se remettait aussitôt à écrire pendant plusieurs heures consécutives. On assure que toutes ses œuvres ont été ainsi fondues d'un seul jet et que ses manuscrits ne renferment que très peu de corrections.

Cette manière de travailler, qui présente certes des avantages, exige une très grande contention d'esprit et une mémoire très sûre, pour arriver à conserver dans la composition l'ordre et l'enchaînement que les idées avaient reçus pendant leur élaboration. Mais un tel procédé a aussi ses inconvénients. Une rédaction si rapide, rarement corrigée, est loin d'être châtiée ; de là souvent de la prolixité, un style pesant, des répétitions, tous défauts qui nuisent à la clarté et auxquels il est parfois aisé d'obvier en se fiant moins à la facilité.

Les capacités administratives dont il donnait la preuve, ses importantes publications scientifiques, en appelant l'attention sur Renaudin, devaient le faire choisir pour un poste difficile, où ses talents d'organisateur pourraient se donner libre carrière.

Par suite des guerres nombreuses qui désolèrent l'Europe durant tout le seizième siècle, la peste y était devenue en quelque sorte endémique. Qui ne connaît les horreurs qui furent, au quatorzième siècle, l'accompagnement de ce terrible fléau ? « On mourait sans serviteur, écrit Guy de Chauliac, on était enseveli sans prêtres ; le père ne visitait pas son fils, ni le fils son père ; la charité était morte, l'espérance anéantie. » Ce sombre tableau perd un peu de son exactitude, lors des épidémies ultérieures, grâce à l'amélioration dans les mœurs publiques, grâce aussi à une connaissance plus précise des symptômes et de la marche

de la maladie. La science et la charité — l'une éclairant l'autre — parviennent à faire de ces miracles.

La Lorraine fut un des pays le plus fréquemment dévastés par la peste ; ce fut aussi un des premiers peut-être où se créa, vers l'an 1600, un hospice spécialement affecté aux pestiférés. Il fut érigé à Maréville, distant de quelques kilomètres de Nancy, et eut pour fondatrice la dame Anne Fériet, veuve d'Antoine Go, seigneur de Novian-sur-Moselle ; ce nom mérite d'être conservé dans les annales des œuvres charitables.

Transformé par le duc Léopold en hospice général et même en manufacture de bas au métier, Maréville devait arriver à de plus hautes destinées. Stanislas Leczinski, en prenant possession de la souveraineté de la Lorraine, faible dédommagement de la perte d'une couronne, avait l'esprit hanté par les splendeurs qu'il avait admirées à la cour de son royal gendre Louis XV. Imiter Paris et surtout Versailles, telle était sa grande préoccupation. Paris avait à sa porte Charenton, qui servait à la fois de maison d'aliénés et de prison d'Etat ; Nancy devait avoir son Charenton. L'hospice de Maréville, par sa situation topographique, parut le mieux se rapprocher de son modèle ; on y installa les fous et les épileptiques, et, avec ces malheureux, on enferma les personnes gênantes, ou considérées comme telles, dont le roi aimait à se débarrasser, selon la mode du temps, par une simple lettre de cachet. La Révolution fit disparaître la prison d'Etat, mais maintint l'asile d'aliénés qui, grâce à des transformations successives et intelligemment conduites, est devenu l'un des plus importants de notre pays.

Lorsque, en 1849, Repaudin en prit la direction, l'asile de Maréville consistait en un ensemble de bâtiments discordants et peu appropriés à leur destination ; aucune des améliorations que la science et l'expérience avaient reconnues utiles pour le traitement des aliénés n'y

avait été tentée. On peut dire sans exagération que tout était à faire; mais les difficultés d'exécution étaient nombreuses et de plus d'une sorte. Quelles qu'elles fussent, elles n'avaient pas de quoi rebuter une nature aussi énergique et aussi persévérante que Renaudin.

Sans perdre un instant, il se met à l'œuvre et, après avoir combiné un plan d'ensemble, il détruit les bâtiments inhabitables, les remplace par des habitations saines et spacieuses; il établit des quartiers distincts pour les diverses catégories de malades, remplace les préaux nus et arides par des jardins accidentés; il supprime les loges, améliore le service des bains, crée une buanderie et une lingerie, réorganise enfin tous les services généraux.

A côté de cette rénovation purement matérielle, s'en produit une autre d'une importance non moins grande : les différents organes de l'administration sont mieux adaptés au but à atteindre; le corps des infirmiers, bien hiérarchisé, gagne en discipline et en sentiment du devoir; des ateliers sont ouverts, où le malade, exerçant son métier, trouve un aliment à son activité; enfin la culture des jardins, les services intérieurs, occupent un grand nombre de bras, et le désœuvrement, qui jusque-là était la règle, n'est plus que l'exception. L'asile, ainsi transformé, n'est plus une simple *renfermerie*, où l'on se contente de séquestrer les fous pour s'en débarrasser; c'est une véritable ruche où tous, malades et non malades, travaillent et produisent. Et Renaudin a eu raison de dire que « l'aliéné » est ainsi devenu l'agent de sa propre amélioration; il « rend, au milieu où il se trouve, tout le bien qu'il en » reçoit, et c'est de cet échange réciproque que résulte « un véritable progrès matériel et moral. »

Que de travaux et de veilles, que de luttes aussi suppose une telle œuvre de réorganisation ! Renaudin, en homme désireux de mener à bien ce qu'il avait résolu, ne se

laissait pas arrêter par les obstacles, il les franchissait ou les tournait, selon les circonstances. Il mettait au service de ses desseins une ardeur infatigable et un grand esprit de suite. Mais quoique occupé de soins si sérieux, il sut prouver par l'exemple que les travaux administratifs, quelque absorbants qu'ils puissent être, et les spéculations scientifiques ne sont pas absolument incompatibles. Toutes les années sont pour ainsi dire marquées par la publication d'un mémoire intéressant. Tantôt l'auteur étudie la question si controversée des intervalles lucides, tantôt il s'applique à bien caractériser l'influence pathogénique de l'insomnie, ou bien il cherche à porter quelque lumière dans la médecine légale de la monomanie.

Mais un esprit aussi réfléchi, aussi concentré que l'était Renaudin se contente difficilement de ce genre de travail à bâtons rompus qu'offrent les journaux et les séances des sociétés savantes : il lui faut le livre où il peut donner à ses idées tout leur développement et consigner le résultat de ses longues méditations. De ce besoin est né l'ouvrage intitulé : *Etudes médico-psychologiques sur l'aliénation mentale*.

Dans l'état actuel de la science, c'est une tâche, sinon vaine, du moins très délicate, d'édifier une théorie philosophique de la folie, ne donnant aucune prise à la critique, satisfaisant tous les observateurs, expliquant tous les faits. Qu'une pareille œuvre soit un jour accomplie, nous pouvons le désirer, sans trop oser l'espérer; car en des matières aussi complexes, il faut faire la part de l'inconnaissable, de ce qui est inaccessible à l'esprit humain. Mais si nous nous rendons si bien compte des difficultés du problème, nous n'en estimons que davantage les tentatives, quelque hardies qu'elles soient, qui ont été faites pour le résoudre.

Renaudin, dans son essai de systématisation, part de ce principe : que pour apprécier la tendance de l'homme à la folie, pour caractériser nettement la nature de cet état

pathologique, il est indispensable de se rendre un compte exact et rigoureux du jeu de nos facultés intellectuelles et morales. La psychologie est donc une introduction naturelle et nécessaire à l'étude des maladies mentales. Mais cette psychologie, quelle sera-t-elle ? Acceptera-t-on les idées de Condillac et de son école, ou bien prendra-t-on pour base les vagues aperceptions de Cousin et de ses disciples ? Quel que soit le choix auquel on se sera résigné, l'observation médicale s'en ressentira ; car tant vaut la psychologie, tant aussi devra valoir la pathologie.

Renaudin — nous l'avons déjà dit — essaie de faire cesser l'antagonisme des diverses doctrines matérialistes et spiritualistes, en créant la théorie psychico-somatique. « L'homme, selon lui, n'est ce qu'il est que par la liaison « intime et l'action harmonique de l'élément physique et « de l'élément moral. » Que cet équilibre harmonique vienne à se rompre, il peut se produire ou « la perversion criminelle aiguë ou chronique », ou bien l'aliénation mentale.

Ces principes, ces idées matrones, Renaudin en étudie le développement dans les questions les plus importantes de la psychologie normale et morbide : la raison, les sentiments, les rapports de l'homme avec le milieu qui l'entoure, d'une part, et, d'autre part, les hallucinations, la marche de l'aliénation mentale. Ce sont certes là des sujets du plus grand attrait pour le médecin et même pour le philosophe, et on ne peut que féliciter celui qui, se soustrayant aux préoccupations de la vie pratique, s'applique à les traiter. A ce point de vue, Renaudin mérite tous les éloges ; mais il est peu de ses lecteurs qui ne feront à son livre plus d'une objection et de forme et de fond. L'auteur, sans doute un peu gâté par la fréquentation assidue des médecins et philosophes allemands, leur emprunte trop souvent ce langage nuageux, qui sied peut-être à la métaphysique, mais n'est pas celui de la science. La science

aime la clarté, la précision, la propriété des mots, toutes qualités littéraires qu'on trouve à un si haut degré dans les immortelles œuvres des génies scientifiques de notre pays.

Un philosophe du siècle dernier donnait à ceux qui ont l'esprit assez étendu pour imaginer des systèmes et qui sont assez riches pour les vérifier par l'expérience, le même conseil qu'à son ami, s'il était attiré par les charmes d'une belle courtisane : *Laïdem habeto, dummodo te Laïs non habeat*. « Ayez un système, j'y consens, ajoutait Diderot, mais ne vous en laissez pas dominer. »

Il n'en était pas ainsi de Renaudin; il avait son système, et à ce système devaient se plier tous les phénomènes intellectuels, normaux ou morbides; la théorie psychico-somatique, par la prédominance de l'un des éléments de ce dualisme, expliquait la monomanie comme la lypémanie, la manie de même que la démence.

Quelles que soient les critiques que l'on peut faire de cette partie de l'œuvre de Renaudin, elle occupera une place importante dans l'histoire de l'évolution des idées en médecine mentale. En synthétisant en quelque sorte les opinions de l'école psychologique, elle nous en montre à la fois et la force et la faiblesse. Aujourd'hui que ses destinées sont accomplies, qu'à la méthode préconisée par elle en a succédé une autre plus scientifique, nous devons être juste pour nos prédécesseurs qui, en plus d'un point, nous ont ouvert la voie par leurs découvertes et souvent au détriment de leur propre doctrine.

La réorganisation de Maréville et les travaux scientifiques n'étaient pas les seules préoccupations de Renaudin; il en avait d'autres qui, pour être d'un ordre moins relevé, n'étaient pas sans lui donner de graves soucis. Les établissements d'aliénés ne sont pas toujours les asiles de la paix et de la concorde, et on peut être convaincu que si Char-

les Fourrier y avait vécu, jamais ne lui serait venue l'idée du phalanstère. De ce manque d'union, personne ne souffrait plus que Renaudin. Homme du devoir, il avait la conviction profonde que l'intérêt des malades exige de la part de tous la règle, la discipline, le concert, l'esprit de justice. Tous ses efforts avaient tendu à obtenir ce résultat, et ils furent couronnés de succès, en grande partie du moins, car il resta toujours certains éléments réfractaires qui, se plaisant aux conflits, aimaient à les susciter.

On a dit d'un célèbre homme d'Etat de notre époque, qu'il était un roseau peint en fer ; ce n'était pas le cas de Renaudin, car il n'avait pas seulement l'illusion de l'énergie. Cette marque de caractère, qui n'est souvent que l'effet de l'entêtement, était chez lui la conscience profonde du devoir à accomplir. En homme rigide et tout d'une pièce, jamais il ne pliait ; il méprisait, un peu trop peut-être, cette sorte de souplesse, qui sait s'accommoder aux temps et aux personnes, et il ne transigeait pas avec ce qu'il considérait comme juste et équitable. Avec un pareil adversaire qui, pour avoir presque toujours raison dans le fond, se donnait quelquefois tort dans la forme, les luttes devaient finir par s'envenimer. Un *Quos ego* ministériel y mit fin, en dispersant les combattants. Renaudin fut envoyé à Auxerre.

Il quitta Maréville le cœur serré, mais non sans espoir de retour. L'asile dont il allait prendre la direction médicale et administrative venait d'être reconstruit sur de nouveaux plans par M. le docteur Girard de Cailleux ; il trouva là, complètement exécutées, les améliorations qu'il projetait pour Maréville, et il put se livrer exclusivement au soin des malades et aux recherches scientifiques. Il ne jouit que peu de temps de cette vie de tranquillité, qu'il n'avait pas d'ailleurs recherchée et qui seyait peu à son caractère ; au bout de dix-huit mois à peine, il fut envoyé en mission extraordinaire à l'asile de Dijon.

Lorsqu'en juillet 1861, il prit possession de son nouveau service, il ne trouva partout que désordre et discorde. Armé de pleins pouvoirs, il n'hésita pas à tailler dans le vif; puis, grâce à des mesures sagement conçues et exécutées avec énergie, il parvint en peu de temps à redonner une impulsion normale à ce mécanisme si délicat et si compliqué, qui constitue l'organisation de tout établissement d'aliénés.

Renaudin, mieux que personne, connaissait la loi de 1838 dans ses moindres détails; une longue pratique lui en avait fait saisir et le fort et le faible; l'administration et le budget des asiles n'avaient plus de secrets pour lui. Une expérience de tous les jours lui avait fait connaître les nombreuses difficultés avec lesquelles médecins et directeurs peuvent être aux prises; elle ne devait pas être perdue.

Les *Commentaires médico-administratifs sur le service des aliénés* sont une de ces œuvres auxquelles les juges les plus difficiles donnent leur approbation. Toutes les questions concernant la législation et l'administration des asiles y sont successivement passées en revue et résolues avec une précision en quelque sorte mathématique. Les hommes les plus compétents en matières financières se plaisent surtout à louer le talent de l'auteur dans son exposition des règles à suivre pour établir le budget. Aucun détail n'est omis, et cette partie du livre est certes le guide le meilleur pour le jeune médecin qui débute et à qui incombe d'établir pour la première fois les recettes et les dépenses d'un établissement d'aliénés.

Mais ce qui nous importe surtout dans un pareil ouvrage, c'est l'esprit dans lequel il a été conçu. S'inspirant de ces paroles souvent citées de Falret père : « Dans un asile
« d'aliénés, j'ai beau chercher les fonctions d'un directeur
« et celles d'un médecin, je ne trouve que celles d'un mé-
« decin », Renaudin se déclare partisan convaincu de la

réunion des deux fonctions. Dans l'intérêt même des malades, il faut, selon lui, « associer d'un manière intime la « direction morale et la direction matérielle, et obtenir « par ce moyen la consécration de l'unité de pensée et « d'action qui, seule, peut assurer la marche régulière de « tous les services. »

C'est là, sans aucun doute, la question la plus délicate et la plus controversée qu'ait soulevée l'organisation des asiles d'aliénés. Malgré une expérience presque semi-séculaire, elle divise encore les esprits, et je ne crois pas que, pour employer un terme cher à Renaudin, on ait jusqu'ici trouvé une *formule* donnant satisfaction à tout le monde.

La publication de cet important ouvrage, la grande réputation qu'il avait acquise d'administrateur habile et expérimenté, valurent à Renaudin un honneur dont il sentit tout le prix : il devint le conseil de ses collègues plus jeunes que lui. Plus d'un, se trouvant dans l'embarras, fit appel à ses lumières, et par le retour du courrier recevait, en quelques phrases nettes et précises, la solution désirée. D'autres allaient le trouver pour lui exposer les difficultés en face desquelles les circonstances les avaient mis. Renaudin écoutait avec la plus bienveillante attention le récit qui lui était fait ; puis, après quelques instants de réflexion, il reprenait la question à son point de vue, la débrouillait peu à peu des nuages qui semblaient l'obscurcir et finissait par indiquer la voie à suivre pour éviter les écueils. Aussi lorsque, regardant son interlocuteur par-dessus ses lunettes, il terminait en disant : « C'est limpide », on ne manquait pas de penser comme lui ; la clarté s'était faite dans votre esprit. Quant au conseil qu'on emportait, on pouvait hardiment l'appliquer ; il était toujours juste et pratique.

Le désir le plus cher de Renaudin allait recevoir pleine et entière satisfaction. Modeste dans ses ambitions, il ne demandait qu'une chose, revenir à Maréville, et y terminer

l'œuvre commencée. Il n'attendit pas bien longtemps, car son exil prit fin au mois de juillet 1863. Sa joie fut vive de se retrouver dans cet établissement qu'il avait transformé, et au milieu de ce personnel qu'il avait créé et qui avait pour lui une affectueuse déférence.

Mais il ne perdait pas de vue la tâche qu'il avait à accomplir. Dès son retour, pour ainsi dire, il reprit la série, un moment interrompue, des améliorations dont il avait conçu le plan. Malheureusement, si son ardeur n'avait pas faibli, ses forces physiques commençaient à décliner. Les premières atteintes d'une affection intestinale mal définie venaient de se faire sentir. Après un hiver des plus pénibles, Renaudin sembla renaître à la vie, et durant l'été de 1864, il put reprendre la surveillance des travaux en cours d'exécution. Ce bien-être n'était qu'un instant de répit; la tumeur cancéreuse qui le rongeaient suivait sa constante et fatale évolution. Renaudin, qui comprenait la gravité du mal dont il était atteint, s'appliquait à donner le change à son entourage; il n'eut pas un moment de défaillance, s'intéressant jusqu'aux derniers jours aux moindres détails de son administration, et faisant même des projets d'avenir.

Après de longues et cruelles souffrances, il mourut le 4^{er} avril 1865, dans sa cinquante-septième année. Conformément au désir qu'il avait exprimé, ses restes ont été déposés dans le cimetière même de son cher Maréville, au milieu des malades dont le bien-être avait été l'objet de ses constantes préoccupations.

« Il faut aimer les aliénés pour être digne et capable de les servir. » Cette belle maxime d'Esquirol, Renaudin en avait fait sa devise, et toute son existence la justifia. Il s'est dévoué à ces blessés de l'intelligence, parce qu'il les aimait. Sa vie fut utile. Grâce à des talents d'organisation de premier ordre, il attacha son nom à la reconstruction

d'un de nos plus grands asiles ; penseur non sans originalité, il a écrit des œuvres dont on peut contester certains principes, mais qu'on ne lit pas sans fruit ; enfin, fait non moins important, il a su s'attacher des disciples fidèles qui ont conservé un culte pieux à sa mémoire. Est-il un homme de bien qui ne serait heureux de laisser après lui un pareil héritage ?

TRAVAUX DE RENAUDIN

Exposé des propriétés médico-chimiques de l'acide hydrocyanique. Thèse de doctorat. Strasbourg, 1832.

Notice statistique sur les aliénés du département du Bas-Rhin, d'après les observations recueillies à l'hospice de Stépéhansfeld, pendant les années 1836, 1837, 1838, 1839. Broch. in-8°. Strasbourg et Paris, 1840.

Considérations sur les formes de l'aliénation mentale. Broch. in-8°. Strasbourg, 1844.

Rapport sur l'administration des aliénés de Fains. In-4°. tabl. 1842.

Rapports sur le service des aliénés du département de la Meuse, de 1842 à 1847. Broch. in-8° avec tableaux (six rapports). Bar-le-Duc, 1843-1848.

Observations sur l'homicide commis par les aliénés. In *Gazette médicale de Strasbourg*, 1844.

Administration des asiles d'aliénés. In *Annales médico-psychologiques*, 1845, t. V et VI.

Commentaire médico-légal sur l'isolement et l'interdiction des aliénés. In *Ann. méd.-psych.* 1848, t. XI.

Surveillance des asiles publics d'aliénés. In *Ann. méd.-psych.* 1848, t. XI.

Réflexions sur les observations recueillies dans le service médical de l'asile d'aliénés de Fains, pendant l'année 1848. In *Ann. méd.-psych.* 1849, t. I.

Considérations sur les conditions hygiéniques de l'isolement, ou coup d'œil sur l'asile de Maréville en 1850. Broch. in-8°. 1850.

Recherches sur les intervalles lucides. In *Gazette médicale de Strasbourg*, 20 mars 1851.

Notice administrative et médicale sur l'asile public d'aliénés de Maréville, extraite des Rapports présentés à la Commission de surveillance. Broch. in-8°, Nancy, 1851.

De l'alcoolisme chronique, par le D^r Magnus Huss. In *Ann. méd.-psych.* 1853, t. V.

Observations médico-légales sur la monomanie. In *Ann. méd. psych.* 1854, t. VI.

Études médico-psychologiques sur l'aliénation mentale. 1 vol. in-8°. Paris, 1854.

Étude historique sur l'asile de Maréville, près Nancy. In *Ann. méd.-psych.* 1855, t. I.

Observations sur les recherches statistiques relatives à l'aliénation mentale. In *Ann. méd.-psych.* 1856, t. II.

Notice sur le D^r Follet, directeur médecin de l'asile d'aliénés de Saint-Athanase, à Quimper. In *Ann. méd.-psych.* 1857, t. III.

Observations sur l'influence pathogénique de l'insomnie. In *Ann. méd.-psych.* 1857, t. III.

Quelques observations sur l'aliénation mentale dans le département de la Meurthe. Broch. in-8°. Nancy, 1858.

Observations sur la statistique des aliénés, publiée par ordre de S. Exc. le ministre de l'Agriculture et du Commerce. In *Ann. méd.-psych.* 1860, t. VI.

De l'organisation d'un asile d'aliénés. Rapport à M. le Sénateur Préfet du département de la Seine. In *Ann. méd.-psych.* 1861, t. VII.

L'asile d'Auxerre et les aliénés de l'Yonne. In *Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne*, 1861.

Commentaires médico-administratifs sur le service des aliénés. 1 vol. in 8° Paris, 1863.

Rapport médico-légal sur l'état mental du sieur X..., accusé d'attentat à la pudeur. In *Ann. méd.-psych.* 1864, t. III.

Des asiles projetés de la Seine. In *Ann. méd.-psych.* 1864, t. III.

Rapport médico-légal sur l'état mental de la nommée D..., veuve X..., accusée d'empoisonnement, sur la personne de son mari. In *Ann. méd. psych.* 1864, t. IV.

Rapport médico-légal sur l'état mental du nommé Dumarché, accusé de faux et d'escroqueries (En collaboration avec M. le D^r Henri Bonnet.) In *Ann. méd.-psych.* 1864, t. IV.